

# Matthias

# URBAN

**THÉÂTRE** Fasciné par les totalitarismes, le metteur en scène multicasquettes a mené l'enquête sur Vaclav Havel. Avec humour, il dévoile la violence symbolique de «Vernissage» à la Grange de Dorigny, à Lausanne.

## Agent de velours

CÉCILE DALLA TORRE

Il ne se décrit ni comme un intellectuel, ni comme un résistant. Et pourtant... Les termes collent plutôt à Vaclav Havel, et son double «Ferdinand» incarné par le comédien François Florey, dans la pièce *Vernissage*. Matthias Urban n'en est pas moins fasciné par Havel, figure de proue de la Révolution de velours en 1989, qui vit éclore la République tchèque et l'un des rares «présidents philosophes» de l'Histoire. A la Grange de Dorigny, le Lausannois monte aujourd'hui l'une des nombreuses pièces d'Havel au titre trompeur. Dernier volet d'un triptyque écrit entre 1975 et 1978 après son emprisonnement sous le régime prosoviétique de Husak, *Vernissage*, comme d'autres textes de l'auteur, n'a pas pour autant déjoué la censure de l'époque.

«Ce qui m'a plu, c'est d'enquêter sur le dramaturge devenu président, dont le travail sur la langue est proche de Pinter, Beckett et Dürrenmatt», dit-il. Il s'enthousiasme d'ailleurs pour l'ouvrage intitulé *Pour Vaclav Havel* (paru aux Editions Zoé) du célèbre dramaturge allemand, qui reprend des extraits de discours prononcés par l'ex-dissident tchécoslovaque. C'est ce regard qu'Havel porte sur nos sociétés, l'Europe, l'Histoire, qu'il apprécie car «très éclairant sur sa façon de voir des totalitarismes brutaux, soviétiques, et les nôtres, plus insidieux, qui prennent le visage de la consommation, des diktats de la mode ou de la publicité, ou encore de la culture de masse, dans lesquels l'individu a du mal à être lui-même, pris dans des mécanismes qui le gouvernement de façon assez coercitive».

### LE HÉRON ET LA FILIATION

Pour parler de lui – ce qu'il avouera ne pas trop aimer faire –, le metteur en scène préfère se définir comme un «enquêteur qui creuse tout autour», par essence discret. Il se félicite d'avoir travaillé durant trois ans en tant qu'artiste en résidence dans ce théâtre, qui rayonne en plein cœur du site de l'université de Lausanne. *Vernissage* boucle le cycle qu'il y a entamé sur les totalitarismes, adaptant d'abord la dystopie *1984* de George Orwell sur le contrôle de l'individu. Cycle qu'il a poursuivi dans un second temps par l'écriture d'un spectacle avec des étudiants en dramaturgie et en sciences politiques, à l'issue d'un séminaire sur la sociologie des organisations. Au final, le spectacle dépeignait un «week-end atroce et manipulateur» entre cadres RH forts de leurs redoutables techniques de management.

On rejoint donc Matthias Urban sur son terrain d'investigation et l'on s'installe à la terrasse

ensoleillée du campus, à la pause de midi. Dans un magnifique contre-jour champêtre qui surplombe le Léman, le comédien, auteur et humoriste qu'il est aussi, pointe soudainement du doigt un paisible héron. «Pour chaque personnage, nous, les comédiens, avons parfois notre animal de prédilection. Le héron, c'est celui de Valérie Liengme», raconte-t-il pour l'anecdote qui fait sourire. Quelques minutes plus tôt en répétition, la comédienne à la chevelure cendrée jouait le personnage de Véra aux côtés de Michael (Yves Jenny). «Un couple qui affiche un bonheur outrancier invite leur meilleur ami Ferdinand, gauchiste, et se permet de critiquer son mode de vie, sous couvert de bienveillance», résume Matthias Urban. Le contexte du petit «vernissage» dans leurs nouveaux meubles possède un côté *Scène de la vie conjugale*. Mais la pièce, merveilleuse allégorie du pouvoir, est totalement politique.

### SUR LE TON DE L'HUMOUR

L'autre forme de totalitarisme qui s'y exerce est celle du pouvoir d'achat, dont le couple fait splendidement l'étalage. Si Matthias Urban a choisi *Vernissage*, c'est parce que le texte «évoque plus directement notre mode de vie, l'état d'esprit des Occidentaux, de manière plus atemporelle et universelle». D'autres pièces d'Havel font clairement référence à la Tchécoslovaquie des années 1970, détaille l'artiste né dans une famille... d'artistes, et de résistants. Son père, dont les toiles seront exposées dans le hall du théâtre pendant les représentations a fui la Hongrie en 1956, avant de devenir professeur aux Beaux-Arts. Sa mère, elle, est dessinatrice. «Mon père a une théorie sur l'art. Lui, pour le coup, est un intellectuel. Vous devriez faire son portrait!» suggère Matthias Urban qui, par modestie sans doute, livre plus spontanément «ses parenthèses» sur sa filiation que sur son propre parcours, quoique déjà bien étoffé.

Son début de carrière théâtrale? Vite engagé comme comédien par Valentin Rossier avec qui il a ensuite beaucoup collaboré, il étudie ainsi ses études de théâtre au Conservatoire de Lausanne, à ses yeux trop dogmatiques. Les rôles s'enchaînent ensuite. Or, beaucoup moins – ce qu'il déplore – depuis qu'il s'est lui-même lancé dans la mise en scène voilà maintenant dix ans. Dans la première pièce qu'il monte en 2005, *Fin de Partie*, le hasard veut qu'il sollicite Maurice Auffer, qui accepte volontiers de rejouer le texte de Beckett quarante-cinq ans après sa première apparition dans la mise en scène originale de Roger Blin. Voilà pour la petite anecdote.

En marge du théâtre, Matthias Urban n'a pas non plus chômé. Longtemps sur le petit écran, il



Le metteur en scène est en résidence à la Grange de Dorigny, où il crée «Vernissage», ensuite en tournée romande. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

anime une émission pour les jeunes. Dans des sketches humoristiques écrits avec Vincent Kücholl il y a quelques années, il parodie l'actualité politique suisse. A la radio, aujourd'hui, c'est la vie culturelle helvétique qu'il passe de temps à autres à la moulinette, dans la chronique de l'humoriste Daniel Rausis diffusée dans la matinale d'Espace 2. Pour le cinéma, il vient tout juste d'interpréter le rôle du médecin dans l'adaptation du roman de Jacques Chessex, *Un Juif pour l'exemple*, réalisé par Jacob Berger.

### ÉCRITURE CRYPTÉE

Ses projets de reprise de la pièce *Le Jeune prince et la vérité*, quête initiatique façon conte philosophique, qu'il mettra en scène dans les jardins du Petit Théâtre lausannois en juillet, l'enthousiasment aussi. Il s'avoue d'ailleurs très fan de l'auteur du texte, Jean-Claude Carrière, dont il rappelle qu'il a signé bon nombre des scénarios de Buñuel. Il y a aussi son projet d'écriture intrigant sur le thème de «la distance critique

avec le bonheur», qu'on découvrira cet été au Festival de la Cité. Mais si l'on veut en savoir plus sur Matthias Urban, on peut lire son recueil de nouvelles policières *Mort au café romand* (Rom-Pol, 2012) où il est question du destin de marginaux. Une écriture qu'il dit «cryptée», dont on pourrait nous aussi, lecteurs potentiels, remonter le fil en jouant aux détectives. On y trouvera sans doute le décalage, le grotesque et le parodique chers à leur auteur, outre l'humanisme et la tolérance qu'il inspire. Des valeurs dont on ne manquera pas d'apprécier qu'il se fasse l'émissaire aujourd'hui, dans le sillage du grand homme que demeure Vaclav Havel, quasiment jamais joué en Suisse romande.

*Vernissage*, à voir du 26 février au 7 mars à la Grange de Dorigny (Unil-Lausanne), [www.grangededorigny.ch](http://www.grangededorigny.ch), rés: ☎ 021 692 21 24, puis aux Osses à Givisiez du 10 au 22 mars (café littéraire les 4 et 5) et au Petithéâtre de Sion du 26 au 28 mars.